



**HAL**  
open science

## La permanence architecturale, une médecine de campagne

Hugo Martin

► **To cite this version:**

Hugo Martin. La permanence architecturale, une médecine de campagne. *Gestions hospitalières: la revue du management hospitalier*, 2022, 620, pp.547-551. hal-04511547

**HAL Id: hal-04511547**

**<https://hal.science/hal-04511547>**

Submitted on 19 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## LA PERMANENCE ARCHITECTURALE, UNE MEDECINE DE CAMPAGNE

*Si tant d'architectes en permanence dans des bâtiments à réhabiliter se voient comme des médecins de campagne et si la permanence architecturale elle-même est un moyen de (re)tisser des liens entre les habitants d'un territoire, conserver la trace de ces expérimentations est salutaire pour qu'elles essaient et donnent à penser d'autres voies pour habiter et pour soigner.*

« Lire bien, ce qui signifie lire lentement, en profondeur, attentif en arrière et en avant, avec des pensées de derrière la tête, avec des portes laissées ouvertes, d'un doigt et d'un œil plein de tact »<sup>1</sup>.

Friedrich Nietzsche, *Aurore*, 1886

« Les matins d'automne anglais ne ressemblent souvent à aucun autre matin du monde. L'air est froid. Le parquet est froid »<sup>2</sup> (p.22). Voilà ce que se dit le docteur John Sassall en injectant de la morphine à une vieille femme alitée après une attaque. Il est médecin généraliste au cœur d'une « région économiquement défavorisée » au Nord de Manchester où « il n'y a que quelques grandes fermes et aucune grosse industrie » (p.86). Les hommes y sont paysans, ouvriers ou forestiers. Nous sommes au milieu des années soixante. Mais nous sommes, surtout, aux premières pages du récit que John Berger écrit en 1967 – en contrepoint des photographies de Jean Mohr – pour raconter le quotidien, « l'histoire d'un médecin de campagne », sous-titre de son livre *Un métier idéal*. Nous suivons Sassall au fil des jours, soignant un bûcheron coincé sous un arbre, discutant avec une prostituée londonienne qui occupe la cabane d'un paysan. Nous voyons comment il prête attention, avec le temps, à la manière dont évoluent ceux dont il s'occupe ; comment sa relation au patient n'est nullement autoritaire ou unilatérale mais, au contraire, « dialectique », dans une reconnaissance, une confiance mutuelles entre lui et ces « malades en quête d'un sentiment de fraternité » (p.76).

Interrogeant, ces derniers mois, des architectes ayant fait le choix, pour réhabiliter un patrimoine historique ou pour initier des projets d'aménagements urbains, de s'installer sur place, d'occuper le

---

<sup>1</sup> Traduction de Dominique Buisset. Dans cet avant-propos, le philosophe s'adresse à ses amis « patients ». La polysémie du mot pour le sujet qui nous occupe n'est pas anodine.

<sup>2</sup> Toutes les citations de l'ouvrage proviennent de sa traduction française par Michel LEDERER : John BERGER, John MOHR, *Un métier idéal*, Paris, Editions de l'Olivier, 2009.

terrain, de devenir permanent du lieu, nous avons noté la récurrence, dans leur discours, de la métaphore de la médecine, et singulièrement de la figure du « médecin de campagne »<sup>3</sup>.

Ce texte est donc une tentative de montage entre le récit de John Berger sur le docteur Sassall et ceux des architectes en permanence. Il ne s'intéressera pas, en amont, aux architectures pensées pour le soin<sup>4</sup>, ni, en aval, aux conséquences socialement curatives de la permanence architecturale sur des populations et des lieux souvent délaissés<sup>5</sup> mais à la permanence en elle-même, comme une démarche, un processus, un mouvement.

*« Lire bien, ce qui signifie lire lentement » : le temps long de la permanence*

Lorsqu'une commune, propriétaire d'un bâtiment délaissé, souhaite le réhabiliter (au double sens de le réparer et de le « rendre à l'estime publique »), elle peut mandater un architecte qui, pendant plusieurs mois, occupe le lieu, commence d'y faire de menus travaux et, surtout, l'ouvre aux habitants alentour. En s'installant au milieu du site à transformer ou du projet à construire, et le plus en amont possible, l'architecte permanent tisse une toile. La permanence architecturale est une opération de couture, de tressage et parfois de raccommodage. Elle s'installe et, d'abord, tisse du lien avec le voisinage, le quartier, le territoire, avec les habitants qui ensuite, se sentant accueillis, se donnent la peine d'entrer, de prendre un café, discutent du projet à conduire, proposent leurs idées, invoquent leurs désirs, éprouvent des usages. Ils essayent, ils se trompent, ils y reviennent. Le temps de la vie et du quotidien est avec eux. Ni lointain, ni ponctuel, ni intermittent.

C'est également par toute une série de gestes qui ne sont pas, *stricto sensu*, médicaux mais bien sociaux, que le docteur Sassall apprivoise les habitants de sa communauté. La porte de son cabinet est toujours ouverte mais il parcourt aussi son canton, comme l'architecte permanent va rencontrer les « forces vives » du territoire (acteurs associatifs et institutionnels de la culture, de l'université, du soin, du paysage..) pour les emmener dans son projet. « Il voyait ses patients changer eux aussi, comme il vivait tout le temps parmi les mêmes personnes » (p.53).

*« avec des portes laissées ouvertes » : croiser les savoirs des savants et des sachants*

Tout cela n'est possible qu'à ne pas séparer ceux qui sauraient de ceux qui ne sauraient pas<sup>6</sup>. Dans les conversations qu'il a avec les autres habitants, « Sassall aimerait croire qu'ils se parlent d'égal à égal, surtout parce que, dans le cadre de ce langage [celui de la maladie], les villageois, dans leur ensemble,

---

<sup>3</sup> Ces entretiens ont été menés pour nourrir *L'Ecole du terrain – Outils et ressources pour l'expérimentation architecturale, urbaine et paysagère*, (<https://lecoleduterrain.fr/>) plateforme numérique de *La Preuve par 7*. Depuis 2018, *La Preuve par 7* accompagne, à différentes échelles, une dizaine de projets urbains qui expérimentent, en leur cœur, la permanence architecturale et la programmation ouverte. Ces démarches de terrain, particulièrement attentives au déjà-là, au patrimoine matériel et immatériel du territoire ainsi qu'aux usage(s) et aux désirs des habitants, promeuvent de nouvelles manières de construire la ville collectivement. Pour dénouer des situations, ces projets ont inventé, chemin faisant, des dispositifs qui font jurisprudence.

<sup>4</sup> C'était notamment l'ambition de l'exposition « Soutenir. Ville, architecture et soin », conçue par Cynthia Fleury et Éric de Thoisy (Pavillon de l'Arsenal, Paris, 2022).

<sup>5</sup> C'est tout l'objet du « Laboratoire des délaissés », programme de recherche en actes porté par la Preuve par 7 avec la Chaire de philosophie à l'hôpital qui, à travers un séminaire mensuel, questionne la notion de soin et d'attention en urbanisme et en architecture : <https://chaire-philo.fr/le-laboratoire-des-delaissees/>.

<sup>6</sup> Afin de sortir de cette opposition entre un positif et un négatif, la juriste Mireille Delmas-Marty proposait plutôt de distinguer entre les *savants* (titulaires d'un savoir érudit) et les *sachants* (détenteurs d'un savoir du vécu), dont les connaissances doivent évidemment se croiser, se partager et se niveler. Cf. *Aux quatre vents du monde*, Paris, Le Seuil, 2016.

en savent beaucoup plus que lui » (p.99). Habiter aussi est un savoir, un trésor d'expériences, dont l'architecte se nourrit auprès des habitants. Grâce à la permanence, lentement sourdent des mémoires. Les habitants, les passants, les voisins racontent ce qu'a été ce lieu souvent désaffecté, vide depuis des années ou alors cet endroit, cette architecture où ils vivent toujours, empreinte d'histoires. Ce sont parfois des souvenirs d'enfance. Ils recherchent, ils réécrivent. Et petit à petit, ce lieu, comme un accroc dans la ville, se raccommode du récit des autres. Il s'énergise de tant d'histoires. Ancienne gare, vieille faculté, halle vide, nouveau lycée, futurs logements, tout est là, tout existe. Ces histoires imaginaires viennent aussi d'autres lieux. Et petit à petit, il retourne au maillage de la ville et de ceux qui l'habitent. Un réseau se forme.

*« en profondeur » : une vision holistique*

Le temps long de la permanence et le maillage qu'elle instaure permet d'avoir du projet une vision globale, holistique. Elle ne se restreint pas au bâtiment à transformer mais propose une cartographie sociale, géographique et paysagère du territoire alentour. L'architecture est enserrée dans la ville. En modifier l'un des éléments joue sur tout l'ouvrage. En faisant venir à elle des personnes éloignées de l'architecture, elle ne se cantonne pas non plus au seul savoir de cette discipline.

Décrivant le médecin de campagne, John Berger ne dit pas autre chose à propos de la pratique médicale : « Les bons cliniciens sont rares, non parce que la plupart des médecins manquent de connaissances médicales, mais parce qu'ils sont incapables de considérer l'ensemble des faits inhérents possibles – émotionnels, historiques, environnementaux aussi bien que physiques » (p.67).

Cette pratique élargie de l'architecture (et n'oublions pas qu'un sens ancien du verbe *élargir* signifie *libérer un prisonnier*) est dialectique, comme la médecine de John Sassall : « Dans la mesure où il englobe le médecin et le patient, l'ensemble du processus est dialectique » (p.70). Un processus, voilà le mot. La permanence architecturale organise l'incessante conversation entre des individus, savants et sachants, qui d'ordinaire ne se parlent guère et construit des modalités de décision et de gouvernance renouvelés<sup>7</sup>. Encore ces liens ne sont-ils jamais binaires mais absolument pluriels : élus, aménageur, architectes, associations, institutions, délaissés, professionnels, curieux, la permanence architecturale se construit finalement moins sur un mouvement uniforme que sur des circulations. Tout y rebondit, d'un acteur à l'autre et vice versa, et d'abord les décisions politiques (au sens large de l'organisation du lieu), seul moyen pour que l'ambition initiale soit, à chaque étape, retraduite et ainsi pleinement intègre et acceptée. Une question de rythme et de tempo.

A l'Hôtel Pasteur de Rennes, une ancienne faculté dentaire transformée en « hôtel à projets » où des espaces sans fonction prédéfinie peuvent accueillir des activités variées, c'est une association collégiale composée d'usagers, mise en place dès l'étape du chantier, qui gère désormais le lieu, encourageant ainsi la discussion collective<sup>8</sup>. En s'attellant aussi, le plus tôt possible, à la future gouvernance du lieu qu'elle rouvre, la permanence architecturale met tout en place pour autonomiser les usagers. « Quand la permanence s'en va, tout est fait »<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Mais que la médecine, du « colloque singulier » entre le patient (sachant) et son médecin (savant), à la « réunion de concertation pluridisciplinaire » qui voit des praticiens de plusieurs disciplines se réunir autour du cas d'un patient, connaît bien.

<sup>8</sup> A l'inverse d'une association classique où les responsabilités sont confiées à un bureau de dirigeants occupant une fonction précise (président, secrétaire, trésorier, par exemple), une association collégiale permet de répartir les responsabilités entre tous ses membres.

<sup>9</sup> Dit Sophie Ricard, architecte en permanence à l'Hôtel Pasteur (2013-2020).

Car tout l'enjeu est là : favoriser l'appropriation par les habitants, les usagers, les résidents, du lieu à réhabiliter. Créer des liens pour, paradoxalement, rendre moins dépendant. Là encore, cette « espèce d'hôpital mobile individuel » (p.53), comme le dit John Berger du médecin de campagne, ne cherche pas autre chose. Dans les cas d'urgence ou de maladie grave, il ne vise pas à rendre le patient-sachant plus dépendant de son médecin-savant mais, au contraire, à « simplifier » le malade en le rendant « physiquement moins dépendant vis-à-vis du médecin » (p.53). « Pendant la maladie, nombre de liens sont rompus. La maladie fractionne la conscience de soi et en encourage une forme altérée et fragmentée. Le médecin, par ses rapports avec le malade et grâce à l'intimité spéciale qu'on lui accorde, doit compenser les liens rompus et réaffirmer le contenu social de la conscience altérée du malade » (p.67)<sup>10</sup>.

#### *« attentif en arrière et en avant » : éloge de l'imagination*

En deux occurrences du livre de John Berger se noue le rapport de John Sassall avec l'imagination. « Jeune, Sassall fut très influencé par les livres de [Joseph] Conrad. Face à l'ennui et à la bienséance d'une vie bourgeoise sur la terre-ferme anglaise, Conrad offrait l'«inimaginable » dont l'instrument était la mer » (p.54). Prendre le large, s'engager, servir comme capitaine de vaisseau. L'imagination devient une quête. On imagine l'avenir (le port à l'arrivée) au sacrifice du présent. Quelques pages plus loin, Sassall réalise « que la manière dont les capitaines au long cours de Conrad s'accommodaient de leur imagination – lui niant tout droit d'expression [...] – ne convenait pas à un médecin dans sa position. Il réalisa qu'il fallait à tous les niveaux vivre avec l'imagination : d'abord la sienne – sinon son observation risquait de s'en trouver déformée -, et ensuite celle de ses patients » (p.55). Tout savant le sait, l'hypothèse, le diagnostic sont une forme d'imagination.

Pas de l'imagination comprise comme une fantaisie, mais plutôt comme un jeu de correspondances, selon les mots de Baudelaire : « L'imagination n'est pas la fantaisie. L'imagination est une faculté qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies »<sup>11</sup>. Percevoir « les rapports intimes et secrets des choses », c'est bien ce que fait le médecin, de manière très simplifiée, entre des symptômes et une maladie. Créer des rapports et des correspondances, c'est précisément ce à quoi s'attèle l'architecte en permanence, dont le principal travail, nous l'avons dit, est de faire des liens, de remailler, de reprendre autant les êtres que les lieux, et tous ceux-là entre eux.

Imaginer en avant et en arrière, donc. En arrière, car aucun des lieux que vient occuper la permanence architecturale n'est jamais vide, aucun de ses terrains n'est jamais vague. Ils ont toujours une histoire qu'il s'agit de faire remonter à la surface. Mais aussi en avant, sur les usages possibles, désirés et éprouvés du lieu.

#### *« d'un doigt et d'un œil plein de tact » : la preuve par le faire*

Comment tisser un lien avec des habitants éloignés de votre discipline, que vous soyez médecin ou architecte ? « La forme de conversation la plus facile – et parfois la seule possible, écrit John Berger dans son livre – est celle qui se rapporte à l'action ou qui la décrit, c'est-à-dire l'action vue comme technique ou comme procédure » (p.98). C'est ainsi que le docteur Sassall entame souvent la

---

<sup>10</sup> Il suffit ici de remplacer la maladie par le délaissement, le médecin par l'architecte et le malade par les habitants et le bâtiment pour saisir le dessein de la permanence architecturale.

<sup>11</sup> Charles BAUDELAIRE, *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, dans POE Edgar, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Garnier-Flammarion, p.38

conversation avec les autres villageois. Parler bricolage, faire et décrire ce que l'on fait. C'est aussi l'entrée de plusieurs permanences architecturales qui ont commencé d'impliquer les habitants via des travaux de jardinage, de bricolage ou de construction, moins intimidants parfois que des ateliers de réflexion ou des prises de parole. Moins bavards, peut-être, mais pas moins éloquents sur une manière de transmettre par le faire, de mêler les savoirs du bricoleur et ceux de l'ingénieur<sup>12</sup>. La permanence tire ainsi des fils vers des populations éloignées. Aménager le lieu pour y vivre fait travailler et forme des bâtisseurs qui vivaient dehors, sans domicile, chômeurs, émigrants. Une ruse pédagogique, en somme. Nous en revenons à l'imagination et au jeu.

Le jeu, le psychanalyste<sup>13</sup> anglais Donald Winnicott en a distingué deux concepts : le *game* (le jeu strictement encadré par des règles) et le *playing* qui, dans sa forme même, est un mouvement, un processus en train de se faire, une capacité, celle de jouer librement, d'être créatif. Pour Winnicott, le jeu n'est heureusement pas limité à l'enfance. « C'est en jouant, écrit-il, et peut-être même seulement quand il joue, que l'enfant ou l'adulte est libre de se montrer créatif »<sup>14</sup>. Pour lui, la créativité n'est pas limitée à l'art mais peut s'incarner tout aussi bien dans le bricolage ou le jardinage. Il établit de manière universelle un lien entre la vie créative et le fait de vivre. « Il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue »<sup>15</sup>. N'est-ce pas tout le sens qu'essaye de donner à la vie tant la médecine que l'architecture ?

Mais il continue, et cela devient plus intéressant : « Ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure : le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter ». Avoir une vie créative, percevoir le monde sur un mode créatif, donc joueur, c'est aussi une manière d'être politique. Puisque la créativité et le jeu déplacent les éléments, les retournent, les inversent, les transforment, jouer c'est refuser de se soumettre au monde, créer des seuils et des écarts pour ne pas tout à fait s'y conformer, adapter les choses à soi plutôt que l'inverse. Celui qui ne joue pas renonce à changer le monde. « Jouer doit être un acte spontané et non l'expression d'une soumission ou d'un acquiescement » écrit Winnicott<sup>16</sup>. Tel est bien le credo de la permanence architecturale qui transforme et redéfinit la commande publique et qui joue avec la puissance imaginante du droit pour dé-normer les règles de l'habitabilité. Faire de l'architecture un *playing* plutôt qu'un *game*.

Dès lors, « il y a de la chaleur dans ces conversations qui permettent à des amitiés de se nouer ou de se renforcer, écrit John Berger. La complexité même des sujets semble rapprocher les interlocuteurs,

---

<sup>12</sup> Distinction opérée par Claude Lévi-Strauss au premier chapitre, « La science du concret » de son ouvrage *La pensée sauvage* (1962, Plon ; réédité en poche chez Pocket). À l'inverse de l'ingénieur, qui procède par concepts, « cherche toujours à se situer au-delà » et ne peut travailler sans outils conçus à la mesure de son projet, le bricoleur a une règle du jeu : toujours s'arranger avec l'existant. « Apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées », le bricoleur se sert d'outils « à demi particularisés : suffisamment pour qu'il n'ait pas besoin du savoir de tous les corps d'état ; mais pas assez pour que chaque outil soit astreint à un emploi précis et déterminé ». En somme, des outils et des usages ouverts et généralisables, quoique toujours territorialisés (en l'occurrence, ici, la permanence architecturale). Face aux concepts de l'ingénieur, qui se veulent « transparents à la réalité », les productions du bricoleur « acceptent, et même exigent, qu'une certaine épaisseur d'humanité soit incorporée à cette réalité ».

<sup>13</sup> Parlant de psychanalyse, John Berger note que John Sassall a lu Freud et que cette lecture a totalement changé sa vision de la médecine.

<sup>14</sup> Donald WINNICOTT, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard (Folio), [1971], 2002, p.81

<sup>15</sup> *Ibid.* p.96.

<sup>16</sup> Verónica DIEZ, « Le jeu chez l'enfant comme lecture et figuration d'un invisible » dans *Recherches en psychanalyse*, n°12, 2011/2 ; Frédéric AUBOURG, « Winnicott et la créativité » dans *Le Coq-héron*, n°173, 2003/2.

comme s'ils se penchaient dessus pour les examiner en détail, jusqu'à ce que, se penchant de plus en plus, leurs têtes se touchent. Le savoir partagé devient symbole de l'expérience partagée » (p.98).

### *Partager l'expérience : la transmission par le récit*

Ces conversations que l'on imagine animées, dans un pub sombre du nord de l'Angleterre, deviennent ainsi un autre moyen de transmission. Une expérience ne devient complète que par le récit que l'on en fait. C'est là tout l'enjeu pour John Berger écrivant l'histoire de John Sassall. C'est aussi celui de tous les permanents architecturaux qui, au-delà de la trace que cette expérimentation laissera dans l'architecture finale, veulent en conserver et en transmettre les récits et les méthodes. Ils écrivent des journaux de bord, des carnets de chantier ou des livres.

Mais, afin de mailler encore plus densément cet écheveau d'acteurs, d'essaimer aux fins d'élargir davantage ce réseau, la Preuve par 7, démarche qui accompagne certains de ces projets expérimentaux, vient de créer une plateforme numérique : *L'Ecole du terrain*. Nourrie des expériences pionnières menées depuis les années 1980 par Patrick Bouchain et des permanences architecturales menées par l'architecte Sophie Ricard à Boulogne-sur-Mer puis à Rennes, ce site documente des projets dont les acteurs, jouant sur la plasticité du droit et son pouvoir d'imagination, ont dénoué des situations en inventant, chemin faisant, des dispositifs singuliers qui peuvent essaimer.

Et de même que John Berger se focalise sur un médecin de campagne, John Sassall, pour généraliser une certaine manière de faire de la médecine, *L'Ecole du terrain* propose aussi, avec ces micro-histoires, des exemples singuliers qui font école. Au cours des entretiens menés pour ce site, Philippe Le Ferrand, psychiatre et responsable de l'équipe mobile psychiatrie précarité de Rennes, raconte comment ses patients, qui craignent l'hôpital de peur de passer pour fous, se sont trouvés bien à l'Hôtel Pasteur, « lieu pas fait pour ça au départ, en chantier, comme eux, et où ils pouvaient croiser des personnes très différentes ». Et Nicolas Duverger, directeur du CAUE<sup>17</sup> du Finistère qui, aux communes le sollicitant pour des projets d'aménagement, propose la mise en place de permanences architecturales, trouve dans cette démarche le moyen de pratiquer « une médecine de campagne », douce, et d'avoir rien moins qu'un rôle de « Sécurité sociale de l'architecture ».

Hugo Martin

---

<sup>17</sup> Instaurés en 1977 par la loi sur l'architecture – qui en fait une « expression de la culture », et des constructions créatives et de qualité un « intérêt public » – les Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement ont pour objectif, dans chaque département, de conseiller les particuliers et d'accompagner les collectivités dans leurs projets d'aménagement.